

Libretto

DE LA MÊME AUTEURE

Le Fou de l'autre, nouvelles, Noir sur Blanc, 2010.

Probe et libre, Un écrivain juré d'assises, récit, Buchet/Chastel, 2013.

Sauvée par Shakespeare, nouvelles, Qupé, 2016 (sous le pseudonyme Nila Kazar).

Platonik, roman, Qupé, 2017 (sous le pseudonyme Nila Kazar).

La Bataille de Villani, récit, Buchet/Chastel, 2020.

SOPHIE KÉPÈS

UN CAFÉ
SUR LA COLLINE

libretto

© Éditions Noir sur Blanc, 2007.

ISBN: 978-2-36914-842-5

UN CAFÉ SUR LA COLLINE – 1

Nila se réveilla dans une pièce inconnue, seule.

Des rideaux légers filtraient la lumière matinale. Elle resta immobile pendant quelques minutes, les yeux noyés dans les rayures mouvantes du tissu, suspendue à un lambeau de rêve. Puis elle s'étira, et ses pieds touchèrent les accotoirs d'un divan.

Elle écarta la couverture et s'aperçut qu'elle était restée habillée. Elle avait simplement dégrafé son jean et ôté ses baskets pour dormir à l'aise. Elle s'assit, remit de l'ordre dans ses vêtements, passa la main dans ses cheveux courts et évalua la situation.

Ainsi, elle avait dormi dans la salle de séjour. La fête s'était tenue à côté, sous un auvent bricolé qui prolongeait le garage. Pas un verre sale, pas une bouteille vide, pas un cendrier accablé de mégots ne ternissait l'ordre et la propreté de la pièce. Pourtant, ces éléments n'avaient pas fait défaut la veille, elle en était certaine.

Nila se rappelait vaguement le trajet pour arriver à la maison de ses hôtes, à flanc de colline. Leur voiture était passée

sous un tunnel privé d'éclairage. À l'intérieur, ils avaient dû zigzaguer pour contourner les gens qui marchaient, seuls ou en groupes, chargés de fardeaux, telles des ombres au royaume des morts. Puis, au bout du tunnel, le trou de serrure lumineux avait grandi, grandi, jusqu'à les happer dans sa mâchoire éblouissante. Les pitons et les tourelles d'une centrale électrique à l'abandon pointaient vers le ciel. Nila avait juste eu le temps de remarquer à leurs pieds des plants de tomates et de courgettes, vigoureux et soignés.

Elle se leva, replia la couverture, tapota soigneusement les coussins du divan. Prendre soin des choses, ici, avait plus d'importance que nulle part ailleurs. Elle s'approcha de la fenêtre. Écartant le rideau, elle découvrit la prairie en pente où vaguaient les mêmes chèvres que la veille au soir, cause d'étonnement : des chèvres, en ville ? À cause du lait, bien sûr. Les enfants en ont besoin pour grandir... Le jeune berger suivait de loin son troupeau, l'air distrait. Nila se haussa sur la pointe des pieds pour apercevoir la ville, en contrebas. Elle était encore plongée dans la brume. Il ne devait pas être plus de sept heures. Un silence absolu régnait dans la maison et au-dehors. On se serait cru à la campagne, un week-end, loin de tout.

Subitement, elle eut faim de l'air pur qu'elle devinait de l'autre côté de la vitre. Elle quitta la pièce, trouva une porte au bout d'un couloir, l'ouvrit et déboucha sur une terrasse en ciment, à l'arrière de la maison, à côté du garage. Des insectes stridulaient dans les hautes herbes, de temps à autre un passereau traversait son champ de vision. Elle inspira profondément : l'air était aussi limpide, aussi caressant qu'elle l'avait imaginé. La sérénité du lieu l'empoigna, la retourna, la berça dans son poing fermé.

Des bribes de la soirée émergeaient peu à peu. Elle revoyait nettement le journaliste, un grand type moustachu avec une mèche blanche barrant ses cheveux noirs, aussi triste et

muet que les autres convives paraissaient expansifs et joyeux. Impensable de lui demander les raisons de sa tristesse – on les devinait aisément, puisque c'étaient les mêmes raisons qui causaient l'excès de gaieté des autres. Il se contentait de rester assis sans mot dire, promenant son regard sombre autour de lui, fumant cigarette sur cigarette. Son visage s'était un peu éclairé lorsqu'on lui avait présenté Nila, il avait même lâché deux phrases. Et l'une des deux signifiait...

Elle frissonna d'effroi. Ah, bondieu ! Ce type lui avait commandé un article pour son journal ! Pour le seul quotidien qui résistait encore... Et il lui semblait bien que, dans son ivresse, elle avait accepté. Comment s'en tirer à présent ? Elle tenait toujours ses promesses – une regrettable habitude due à son éducation protestante. Pas question de ne pas l'écrire, ce texte. Dont le sujet était : vos impressions sur nous, sur notre ville...

Mais que leur dirait-elle, aux gens de la vallée ? Ce qu'elle pensait et ressentait depuis son arrivée lui paraissait tellement dérisoire, comparé à ce qu'ils subissaient, eux, depuis plus de deux ans. Comment oserait-elle prendre la parole ? Avec quels mots usés jusqu'à la corde, quelles phrases artificielles jusque dans leur sincérité ?

Une silhouette apparut sur le balcon qui courait le long de la façade, à l'étage, sans que Nila la remarque. Sa mémoire continuait de buter çà et là sur des éclats de la fête : la fumée omniprésente, les rires, les plaisanteries, l'odeur lourde et chimérique de l'agneau rôti, le guitariste qui chantait des airs que tout le monde reprenait en sourdine... L'étrange impression de comprendre tout ce qui se passait autour d'elle, tous les propos des convives, sans pourtant connaître un seul mot de leur langue... D'être une familière de ces gens que, pour la plupart, elle voyait pour la première fois...

À présent, elle s'en souvenait : son hôte l'avait raccompagnée

en ville après le couvre-feu, privilège dû à son poste au gouvernement. Mais, arrivée chez Vesna, elle avait découvert que la porte de l'immeuble était fermée. Elle n'avait pas la clé, elle n'était jamais rentrée après vingt-deux heures... C'est ainsi qu'ils étaient remontés sur la colline, et qu'elle avait passé la nuit dans leur salon.

La silhouette au-dessus d'elle agita les bras et cria quelque chose. Nila sursauta, leva les yeux, et découvrit une vieille dame en robe d'intérieur – sans doute la mère d'un de ses hôtes? Elle ne l'avait pas remarquée la veille. À grand renfort de gestes, elle l'invitait à la rejoindre par l'escalier extérieur. Nila obtempéra. La grand-mère la prit par le bras et la guida dans la véranda, où elle la fit asseoir. Sur un plateau attendaient deux tasses de porcelaine fine, une petite casserole à long manche pleine de café odorant, et deux verres d'eau fraîche. D'où venait-elle, cette eau? se demanda-t-elle furtivement.

La dame souriante versa le café et en offrit une tasse à Nila.

Dans la soucoupe, à côté d'une cuillère ciselée, frémissait une sorte de gelée translucide. Le café turc n'était pas sucré, mais la grand-mère lui montra comment alterner une cuillerée de cette gelée avec une gorgée de café amer.

« C'est de la confiture de roses, je l'ai faite moi-même », dit en allemand la dame en réponse aux compliments en anglais de Nila. Celle-ci prenait garde à laisser le marc se déposer au fond de la tasse sans y tourner la cuillère. Le soleil ne se montrait pas encore, mais sa lumière croissait doucement, comme au premier acte d'un drame intimiste, baignant le visage las de la vieille dame, ses cheveux teints en roux, les rares plantes en pot, le bois verni des fauteuils de jardin. Dans la paix profonde du petit matin, les deux femmes restaient assises en silence, ne parlant aucune langue commune, et n'en éprouvant pas le besoin.

Après avoir vidé le verre d'eau, Nila se sentit parfaitement bien. Elle n'avait plus peur de ce fichu article ; d'ailleurs, elle n'aurait sans doute pas besoin de l'écrire, on aurait la bonté d'oublier sa promesse d'ivrogne... Elle se leva, tendit la main pour prendre congé, mais la grand-mère se leva à son tour et, sans crier gare, prit la visiteuse dans ses bras. Elles s'étreignirent longuement. Puis Nila jeta un coup d'œil machinal au dépôt sombre qui se figeait au fond de sa tasse, sortit sur le balcon et, après un dernier au revoir de la main, redescendit prendre sa veste au salon.

Elle était encore sur les marches quand retentit la première détonation de la journée^[1]. La brume venait de se dissiper dans la vallée.

Il est temps de rentrer en ville, se dit-elle. J'irai à pied, ça descend tout le long du chemin.

[1] PRIÈRE DE SARAJEVO

*Seigneur, je t'en supplie, Dieu de magnificence,
Chasse ces Bêtes de la face du monde
Laisse-moi les petits chats
Laisse-moi ma misère
Mais chasse ces Bêtes!*

*Ne touche pas aux chiens
Ne fais aucun mal aux oiseaux
Mais je t'en supplie, Dieu de miséricorde,
Chasse ces Bêtes!*

*Chasse ces Bêtes qui sont sur les collines, chasse-les!
Chasse ces Bêtes, je t'en supplie, mon Dieu!
Ne touche pas au cochon ni au sanglier
Ne fais aucun mal au rossignol ni à la bergeronnette.*

*Ne fais aucun mal à tout ce qui est beau à regarder,
Ne lui fais aucun mal. Mais ces Bêtes, chasse-les!*

*Ne touche pas à la fourmi, ne traque pas le bétail.
Mais ces Bêtes-là, chasse-les!
Chasse-les de l'endroit où tu les as placées,
Chasse-les des collines qui dominent la ville,
Chasse-les de la face du monde où tu les as mises.*

*Chasse-les, mon Dieu,
Et viens-leur en aide, mon Dieu,
Nul autre que Toi ne peut les secourir.
Elles ne sauraient avoir leur place
En ce bas monde pas plus que dans l'au-delà.*

*Chasse-les, mon Dieu,
Et de l'un et de l'autre,
Chasse-les
Et accorde-nous Ta grâce!*

Abdulah Sidran, «Cercueil de Sarajevo»,
traduit par Mireille Robin

TOMBÉE DU CIEL

Au moment où l'Hercules décollait de Split, Nila se demanda fugitivement ce qui l'avait amenée là.

Jusqu'alors, elle avait été beaucoup trop absorbée par l'organisation pratique de son équipée solitaire pour y réfléchir. Mais à peine s'était-elle posé la question que la réponse lui sauta à la figure : c'était la faute des mots. La faute du traitement qu'on avait infligé au langage dans son pays natal et ailleurs, pour relater les événements tragiques qui se déroulaient tout près de l'endroit où, justement, était née la tragédie antique.

L'appareil alourdi de fret s'arracha péniblement à la piste. Assise sur le sol glacial à côté d'un hublot poussiéreux, attachée par des sangles à la carlingue, Nila croisait de temps en temps les regards impersonnels des autres passagers civils, deux femmes et trois hommes qui restaient muets, sans doute à cause du monstrueux vrombissement. Tout en retenant d'une main son sac bourré jusqu'à la gueule qui soubresautait tel un animal prêt à fuir, elle se répétait : c'est la faute des mots, bien sûr.

Les mots ! D'abord les pousse-au-crime les avaient vidés

de sens, gavés de haine ; puis la presse les avait distordus, rabougris ; enfin la diplomatie les avait trafiqués, pervertis – bref, chacun avait rempli son rôle... Mais à un degré si intolérable qu'elle avait été obligée, absolument obligée de réagir. Si elle laissait faire, bientôt elle-même n'oserait plus se servir de ces mots contaminés pour rapporter des faits véridiques tout en les élevant à la dignité de contes – ce qui résumait l'idéal qu'elle poursuivait, toute humilité gardée.

Sa langue, son outil de travail, son univers mental... Cette langue où les « zones de sécurité » évoquaient désormais des camps de concentration à ciel ouvert où les civils étaient affamés et assassinés en attendant la boucherie finale... Ces phrases où les « catastrophes humanitaires » désignaient des massacres planifiés, avec autocars pour déporter la population et bulldozers pour creuser des charniers... Elle ne s'y retrouvait plus, elle ne le supportait plus. Et c'est pour se réapproprier la décence, l'intégrité des mots qu'elle avait eu besoin de se rapprocher des réalités concrètes qu'ils recouvraient sur place.

Tout le reste n'était que prétexte : le tournage du documentaire, le reportage littéraire, les interviews... prétexte !

À l'aéroport de Split, ses bagages n'avaient été fouillés que superficiellement et on ne lui avait posé aucune question. La nature diplomatique de son laissez-passer sur le pont aérien du Haut-Commissariat pour les réfugiés – le plus long de l'histoire – y était sans doute pour quelque chose. Un mois d'insistance acharnée auprès du ministère avait porté ses fruits. D'habitude, les autorités internationales s'arrogeaient le droit non écrit de n'accepter que cinq lettres personnelles par passager et confisquaient les autres. Sur les conseils de vétérans du pont aérien, Nila avait disséminé des lettres d'exilés parisiens dans sa lingerie intime et, pour faire bonne mesure, glissé trois mille deutsche Mark dans les semelles de ses baskets. Ces précautions dignes d'un roman d'espionnage bas

de gamme s'étant avérées inutiles, elle avait l'impression de s'être livrée à un jeu de cache-cache infantile.

L'équipage de l'Hercules l'invita galamment dans la cabine de pilotage pour assister à l'atterrissage. Debout derrière le siège du copilote, s'agrippant convulsivement à une poignée, Nila s'efforça, malgré la nausée qui la tenaillait, de prêter une oreille attentive à un militaire français qui se plaignait des Croates. « Ils nous détestent, surtout les policiers, ils nous tirent dessus, ils nous tabassent dans les bars dès qu'on a les poches vides, ils nous accusent d'ingérence ou d'être carrément du côté de leurs ennemis », racontait-il, plein d'amertume.

Eh oui, pensait-elle avec ironie tout en feignant de compatir, pas facile d'être un « soldat de la paix » au milieu de gens qui ne pensent qu'à en découdre... Un soldat surentraîné, un combattant d'élite qui, selon les règles imposées par sa mission, n'a le droit de se servir de son arme que lorsqu'il est visé ou touché, et seulement pour une réplique « proportionnée » à l'agression ! Nila se demandait ce que ça pouvait donner dans le feu de l'action : « Seigneur, ce projectile qui vient de se loger dans mon foie, est-ce réellement du 12,7 mm ? Avec quoi suis-je autorisé à répliquer ?... »

Au bout d'une demi-heure de vol, l'énorme avion amorça sa descente sur la vallée où s'étirait la capitale assiégée. Nila ne vit presque rien du décor qui allait la transformer en figurante anonyme de la tragédie en cours. Son cœur battait trop vite, son ventre se nouait de crampes. Elle eut vaguement conscience de l'atterrissage. À peine dehors, les passagers traversèrent la piste au pas de course, traînant leurs bagages jusqu'aux baraquements ceints de sacs de sable qui servaient de bureaux. À côté d'une affiche manuscrite indiquant le règlement sommaire de Maybe Airlines – le surnom du pont aérien – rayonnait une aimable pancarte : « Bienvenue à Sarajevo ! ».

Après le contrôle, un 4×4 blanc piloté par un officier emmena Nila jusqu'au PTT Building, siège du contingent français de la FORPRONU. Là, dans la touffeur, sous l'éclairage glauque des néons et les paquets de fils électriques scotchés qui pendaient du plafond, elle demanda qu'on téléphone pour elle à la maison de production de films. Puis elle alla attendre sur le parking la navette pour le centre-ville. Elle se tenait seule au milieu d'un large espace découvert, son sac affalé dans la poussière, faisant les cent pas en oscillant de temps à autre pour empêcher les tireurs des collines d'ajuster la mire de leur viseur. Elle ne connaissait pas encore en détail la topographie meurtrière de la ville, mais on lui avait donné quelques conseils avant son départ.

Elle finit par comprendre qu'elle avait raté la navette qui, en fait, s'arrêtait en bas de la rampe, à l'abri des tirs. Mais elle trouva un Bosniaque anglophone disposé à la conduire à son rendez-vous. Un battement de cils plus tard, sa Mercedes fonçait à toute allure sur Sniper Alley, avalant sur la gauche un parallélépipède jaune, éraflé, cabossé, dans lequel Nila reconnut le Holiday Inn, QG de la presse étrangère depuis le début du siège. « Les journalistes attendent dans leur chambre qu'on organise sous leurs fenêtres une escarmouche pour leur éviter de prendre des risques en ville, commenta ironiquement le conducteur. Tous les jours à la même heure, comme au spectacle, boum, boum ! Enfin, ils ne sont pas tous comme ça. J'ai un ami journaliste, un Anglais, un type formidable. De temps en temps il me demande de le conduire quelque part, y compris à Pale... »

Ce disant, le bolide escamotait sur la droite un immeuble effondré, affectant la forme d'une bougie consumée. « Ça, c'est le journal *Oslobođenje*, reprit l'homme qui semblait désireux de donner une touche touristique^[2], un cachet de normalité à leur trajet plein d'embardees et de cahots. Dans ses caves,

on travaille jour et nuit pour rédiger et imprimer le seul média d'information qui nous reste. Et vous savez, tout le monde le lit, les gens se le passent de main en main, et les nouvelles courent la ville encore plus vite qu'avant la guerre...»

[2] CURIOSITÉS

D'après la carte Michelin n° 991 – La Yougoslavie (1992)
«Localités, sites et principales curiosités»

BANJA LUKA, BOSNIE : Excursion dans les gorges de la Vrbas.
(Un des hauts lieux du nettoyage ethnique. Nombreux charniers.)

FOČA, BOSNIE : Mosquée d'Aladža du XVI^e siècle, la plus belle des Balkans, minarets, caravansérails. Son architecte avait dit au commanditaire : « Quand j'aurai posé la coupole, je peux jurer que la mosquée restera telle qu'au premier jour jusqu'au jugement dernier. »

(Rasée et nivelée lors de l'héroïque épopée des Serbes, à la fin du XX^e siècle.)

MOSTAR**, HERZÉGOVINE : Mosquées, médersahs, maisons ottomanes des XVI^e et XVII^e siècles. Sur la Neretva, célèbre pont à une arche de 27 m, construit en 1566 sous le règne de Soliman le Magnifique.

(Détruit par les Croates d'Herzégovine. Plus de pont, disparu son mortier à la composition mystérieuse.)

SARAJEVO***, BOSNIE : Capitale de la Bosnie-Herzégovine. Dans sa vallée encadrée de montagnes boisées, c'est une cité attachante au carrefour de trois civilisations, slave, autrichienne, ottomane. Il y reste soixante-dix mosquées, dont la plus vaste d'Europe, Begova Džamija.

(Une cité si « attachante » que ceux qui l'encerclent sont incapables de s'en éloigner. Le siège le plus long de l'histoire contemporaine.)

«Avant la guerre»: cette expression, la visiteuse ne l'avait encore jamais entendue que pour désigner l'autre, la Grande Seconde. De son passeur, elle n'entrevoyait qu'un crâne tondu vissé directement sur des épaules en cintre – un jockey en train de négocier l'obstacle avec sa monture. Sa voix étouffée lui parvenait d'un endroit indistinct entre volant et pare-brise. Tétanisée, Nila se demandait s'il valait mieux perdre la vie par accident ou par balle... Enfin la vallée se resserra dans l'étreinte des collines et se faufila autour des rives de la Miljacka jusqu'aux premiers édifices austro-hongrois du centre. Devant le bâtiment en brique de l'hôtel de ville, comme convenu, le régisseur de l'équipe de tournage l'attendait dans une 4L grenat.

Les jambes flageolantes, Nila descendit de la voiture. Elle remercia et prit congé du chauffeur qui s'éclipsa instantanément. Au fait, je ne lui ai même pas demandé son nom, songea-t-elle en ôtant son gilet pare-balles, une antiquité qu'elle s'était procurée aux surplus américains – «*this vest may save your life if properly worn*» («ce gilet peut sauver votre vie s'il est porté correctement»), indiquait sans humour l'étiquette –, et qu'elle fourra dans son sac pour l'y oublier aussitôt.

Elle tendit la main au régisseur: «Bienvenue, dit-il avec un sourire ébréché de dandy. Je suis Dino. C'est la première fois que vous venez chez nous?

– Oui», grimaça-t-elle, la main broyée dans la poigne énergique de Dino. Et ce fut comme si tout ce qu'elle avait médité pendant le vol, autour des mots et des motifs, était instantanément dissous par ce simple contact. «Oui, c'est la première fois.»

MENS SANA IN CORPORE SANO

La maison de production était indubitablement la plus dépouillée que Nila ait jamais vue. Pas de plantes vertes, pas d'hôtesse d'accueil, seulement deux pièces et un cagibi. Peintures vertes fissurées et meubles écaillés, moquettes et fauteuils râpés, vitres remplacées par le plastique du HCR dont le sigle estampillait toutes les fenêtres de la ville, câbles en suspension, branchements sauvages. Trois téléphones orange, un ordinateur et une imprimante. Dans le cagibi, un poêle à gaz, un service à café, une télévision et un magnétoscope en piteux état. Au sous-sol, une salle de projection. Dans le couloir, il y avait eu avant la guerre un local pour stocker les costumes, et aussi une grande pièce condamnée, le sol couvert de plâtras, le mur extérieur éventré : l'ancien bureau de Dušan, le réalisateur.

« Le jour de l'obus, raconta ce dernier en achevant la visite guidée, mon chien Tiger m'a sauvé la vie en réclamant un supplément de balade matinale. Il m'a mis en retard d'un quart d'heure – pour cela, il a droit à ma reconnaissance éternelle. »

Comme Dušan avait fait ses études en France, c'était lui qui

assurait la traduction simultanée pour Nila. Il commença par lui présenter Enes, le chef opérateur, un barbu broussailleux au regard noir et perçant qui mâchonnait féroce­ment sa pipe, tel un capitaine de vaisseau ; puis Refik, le producteur exécutif, rond patriarche au poil blanc, au teint mat, de lourdes paupières bistre tombant sur des prunelles veloutées. Dušan, le plus jeune du trio, était un grand brun maigre et nerveux, des yeux de Tatar derrière ses lunettes rondes.

« On se connaît et on travaille ensemble depuis près de vingt ans, précisa-t-il. Mais surtout, on joue aux échecs. De préférence sur le drapeau croate – c'est très pratique, il y a un damier rouge dessus... »

Les trois hommes rugirent gaiement à cette plaisanterie visiblement rodée : les Croates venaient d'envahir le sud-ouest de la Bosnie, ouvrant un deuxième front alors que les deux tiers du territoire étaient déjà tombés aux mains des Serbes.

La revue du personnel se poursuivit au pas de charge : Angela, la secrétaire, une dame dans la soixantaine ; Beko, le coursier, haridelle efflanquée aux gestes désordonnés, aux yeux louches ; Pero, producteur de programmes télévisés, un géant brun portant bretelles et moustaches en croc. « Tu connais déjà Dino, notre régisseur... Il a été l'un des premiers défenseurs de la ville. Je lui ai donné le vieux fusil de partisan de mon père. Il connaît comme sa poche les pistes et les sentiers des collines. »

De plus en plus survolté, Dušan passa à Zoka, un grand gars lourd et lent aux yeux à fleur de tête dont elle ne saisit pas la fonction ; à Ljubo, l'ingénieur du son aux cheveux blancs ; à Meli, l'assistant aux manières réservées ; à d'autres encore, toute une tribu de gens du métier privés d'activités et de revenus depuis deux ans, sans doute attirés par la bonne odeur du travail. Dans ce tourbillon de visages nouveaux, Nila débordée avait renoncé à retenir les noms et les attributions. Mais

celui qui l'acheva fut un certain Kaza, sorte de génie dans la catégorie bric et broc. Pour alimenter l'ordinateur de bureau en électricité, il y avait raccordé les pédales et la chaîne d'un vélo. Il tenait absolument à faire une démonstration sur-le-champ : «Vous voyez, mademoiselle, le *pédalordinateur* – c'est ainsi que je l'appelle – permet à son utilisateur d'entraîner en même temps son corps et son esprit, déclara-t-il avec un parfait sérieux. Savez-vous que, d'après les Anciens, c'est justement le but suprême de l'art de vivre : *mens sana in corpore sano*? Je compte déposer le brevet dès que tout ça sera fini. Ma fortune est faite.»

«*Mens sana in corpore sano*»... Maison de films ou maison de fous? Nila en restait sans voix. Heureusement, Dušan l'arracha à sa stupeur pour lui présenter l'équipe japonaise, tout juste débarquée avec cent quatre-vingts kilos de matériel pour filmer le *making of* du tournage principal. Kyoko, la journaliste qui avait étudié le français à la Sorbonne, lui fut aussitôt sympathique. «J'ai réussi à convaincre ma chaîne de télévision de m'attribuer les meilleurs cadreur et ingénieur du son», déclara-t-elle en désignant ses deux compatriotes, l'un vieux et l'autre jeune. Nila les salua, mais ils gardèrent un silence déconcertant. «Ils ne parlent aucune autre langue que le japonais, expliqua Kyoko, même pas l'anglais.» Est-ce pour cela qu'ils ressemblaient tellement à des extraterrestres perdus sur une planète hostile?

La visiteuse put enfin lancer sa contre-attaque et prendre sa revanche. Des exclamations enthousiastes la saluèrent lorsqu'elle retira de ses chaussures les deutsche Mark très attendus par les Bosniaques. Elle salua et distribua des baisers au public, tandis que Dušan lisait à haute voix la lettre du producteur français qu'elle lui avait remise. Ensuite il exposa brièvement le plan de tournage du documentaire, s'aidant de photos punaisées au mur. Le rôle de Nila, seule Française

de l'équipe, serait de rédiger des demandes en bonne et due forme à l'administration onusienne représentée ici par le bataillon français, pour obtenir carburant, raccords au « câble humanitaire », autorisations, escortes et laissez-passer en tout genre.

« Tout à l'heure, conclut Dušan, je t'amènerai à mon appartement. Il est occupé en ce moment par deux amis qui le protègent. C'est là que tu vas loger. Moi, je dors chez ma mère.

– Ils le protègent contre quoi ? demanda-t-elle naïvement. Pas contre les obus ?

– Non, sourit Dušan, contre la réquisition au bénéfice des réfugiés des campagnes, qui constitue la clientèle du président Alija... » Comme elle le fixait sans comprendre : « *Nema problema* », conclut-il avec un geste chasse-mouches.

« *Nema problema* » : pas de problème. À Paris, elle entendait souvent cette expression dans la bouche des exilés. Plus ils avaient de problèmes, plus ils la répétaient, telle une formule magique. Si bien que Nila en était venue à leur lancer en guise de salut : « Voyons, quel genre de *nema problema* avez-vous aujourd'hui ? »

Une partie des personnes présentes se dispersa, et les locaux minuscules se mirent à bruir d'une activité indéchiffrable. De loin en loin, la sonnerie grêle du téléphone orange retentissait ; Angela décrochait, disait trois mots. Quelqu'un ne tardait pas à se montrer, prenait une enveloppe et disparaissait aussitôt. Le trio Dušan-Enes-Refik conspirait dans la pièce voisine. Les Japonais avaient migré vers le Holiday Inn, leur lieu de villégiature. Et Nila attendait qu'on veuille bien se rappeler son existence.

Elle sortit de la maison de production vers la fin de l'après-midi, accompagnée par Dušan. Dehors, sur les trottoirs criblés d'impacts, étoilés de rosaces là où avaient explosé des obus, elle fut saisie, emportée dans le flux dense de la foule

qui déambulait. Les gens de la vallée arpentaient les trottoirs des seules rues abritées des collines. Ils se croisaient, se frôlaient, se prenaient par le bras ou l'épaule, s'arrêtaient pour se saluer, échanger des nouvelles, rire aux éclats, s'étreignaient longuement, comme étonnés de se retrouver encore incarnés. De jeunes couples marchaient enlacés, les garçons souvent en tenue de camouflage, l'arme au côté, les filles élégantes et gracieuses.

Étourdie, Nila calquait sa démarche sur celle de son guide, hâtant le pas quand ils étaient à découvert des collines, puis revenant au rythme nonchalant qui semblait naturel aux citadins. De temps à autre, un passant se mettait à courir, mais c'était juste pour attraper le tramway, pas pour échapper aux balles... Le bataillon français avait remis en état une ligne sur une fraction de parcours ; les wagons rouges, ferraillant et sonnaillant, étaient bondés de gens éreintés. « C'est économique, ça permet aux tireurs embusqués de blesser ou tuer deux à trois personnes avec une seule balle », commenta Dušan.

Brouettes et pelles s'activaient, on réparait les canalisations, on rafistolait les toits crevés. De rares véhicules fonçaient sur les rues exposées. De temps à autre, un blindé marqué « UN » glissait sans bruit, fantôme blanc totalement déconnecté du monde qui l'entourait. Dans les patios, des cafés tout neufs, sortis de terre en un clin d'œil, diffusaient une musique pop tonitruante. « On s'arrête pour boire quelque chose ? » proposa le réalisateur. Je te préviens, ils n'ont que du Coca-Cola ou de la bière en boîte tiédasse. L'alcool vient d'être prohibé dans les lieux publics. Il paraît qu'il est indécent de se divertir à l'arrière, alors que nos soldats ont la vie dure sur le front. C'est un prétexte, évidemment...

– J'aimerais mieux aller directement chez toi, je suis totalement épuisée », avoua-t-elle.

Dušan la dévisagea avec une stupéfaction surjouée : « Ah bon ! Épuisée, déjà ? C'est la trêve, pourtant. Tu es au courant ? La trêve ! La trêve ! » répéta-t-il comme s'il s'agissait de la chose la plus comique au monde.

PROFITEURS DE GUERRE

Ainsi, c'était la trêve. Le front s'était figé, des barricades de véhicules calcinés et de tôles perforées coupaient en deux des quartiers où l'on ne se battait plus, mais où l'on tirait encore depuis les immeubles, faisant chaque jour des victimes. Sur les collines, les saignées des tranchées étaient provisoirement délaissées par les défenseurs de la ville, qui d'habitude montaient s'y terrer à chaque relève nocturne. Au sommet des monts, la crinière clairsemée des mélèzes déchiquetés par la mitraille marquait la limite du mortel terrain de jeu.

C'était juste une pause dans le siège^[3] européen le plus long du si long xx^e siècle – 1 350 jours, plus long d'un tiers que le siège de Leningrad. Un temps en suspens, une drôle de paix, ni chair ni poisson. L'ennemi était toujours présent dans la ville, injecté dans sa chair comme un venin latent, comme une gale qui la rongeaient et la brûlait par intermittence. Mais aussi autour de la ville, car malgré les vingt kilomètres prescrits par l'ultimatum de l'OTAN aux assiégés, on entendait toujours leur artillerie lourde tonner à proximité de l'aéroport ou sur

les collines. Cependant l'étau s'était desserré, les gens de la vallée respiraient un peu. C'était un moment très particulier, une parenthèse incertaine, tissée d'attente, de crainte, mais aussi d'espérance.

[3] SIÈGE, UNE DÉFINITION

In «Le droit des conflits armés.

Bulletin officiel des armées en édition méthodique»

Siège (en anglais: *siege*):

« Dans les sièges et bombardements, toutes les mesures nécessaires doivent être prises pour épargner, autant que possible, les édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences et à la bienfaisance, les monuments historiques, les hôpitaux et les lieux de rassemblement de malades et de blessés, à condition qu'ils ne soient pas employés en même temps à un but militaire.

Le devoir des assiégés est de désigner ces édifices ou lieux de rassemblement par des signes visibles spéciaux qui seront notifiés d'avance à l'assiégeant.

(Article 27 du règlement IV concernant les lois et coutumes de la guerre, signé à La Haye le 18 octobre 1907.)

Il s'agit d'une méthode de guerre qui se caractérise par l'encercllement, l'isolement consécutif de la localité ou de la zone, conjugués à des attaques visant à annihiler toute volonté de résistance. En cas d'attaques, les unités sanitaires et les biens culturels devront être épargnés. Le pillage de la localité, une fois celle-ci conquise, est interdit. Les droits des populations assiégées sont les suivants :

– le droit de sortir de la localité assiégée peut être accordé aux agents diplomatiques et aux citoyens d'États neutres, sauf si des combats sont en cours ;

- concernant la population civile en général, les parties au conflit doivent s’efforcer de conclure des accords locaux relatifs à l’évacuation des blessés et des malades, des invalides, des enfants et des femmes en couches ;
- ces accords devront également prévoir le passage à l’intérieur de la zone assiégée du personnel sanitaire et religieux, ainsi que du matériel sanitaire à destination de la population ;
- la famine des populations civiles comme méthode de combat est interdite.

Exemples où le droit des conflits armés ne fut pas respecté : les sièges de Stalingrad et de Leningrad pendant la Seconde Guerre mondiale.

Parfois, l’aviation de l’Alliance quittait sa base en Adriatique pour venir survoler la ville. D’abord les réacteurs des appareils lacéraient posément, délicatement la trame de l’atmosphère ; au fur et à mesure de leur approche, leur grondement saturait jusqu’au moindre recoin du ciel engrossé, tendu à se rompre dans son effort pour expulser les vagues sonores ; quand les avions arrivaient à l’aplomb, on n’entendait plus qu’eux – inutile de se débattre, d’enfler la voix, ils vous écrasaient sous leurs ailes impérieuses, flairant avec dédain les blessures ouvertes de la ville suppliciée. Puis au même rythme affreusement lent, ils s’éloignaient sans intervenir, impassibles dans leur énorme puissance imbécile, leur hurlement trépidant s’enrouait peu à peu, devenait vibration, épaisse d’abord et de plus en plus mince, et soudain le ciel bleu-blanc arc-bouté sur Sarajevo les gobait tout rond, effaçait subitement leurs traces d’un coup de chiffon, comme si rien n’avait eu lieu.

De fait, rien n'avait eu lieu. Plus personne ne se donnait la peine de leur jeter un coup d'œil. Seule Nila regardait les avions, car pour elle ce spectacle était nouveau. Elle se rappelait avoir fêté à Paris avec ses camarades, trois mois plus tôt, l'annonce de cet ultimatum tant désiré. Enfin on allait arrêter cette horreur, enfin l'équilibre serait rétabli, croyaient-ils. À présent elle sentait que rien ne serait dénoué, que cette parade aérienne n'était qu'une gesticulation d'acteurs, la résultante indécise des politiques contradictoires des Occidentaux. Les poings serrés, elle les maudissait, ces lourds seigneurs des airs.

L'appartement du réalisateur donnait sur le mont Trebević, tenu par les assiégeants. Cinq étages en dessous, un terrain de sport abritait les jeux de ballon d'enfants et d'adolescents. Toute la journée on entendait des cris et des huées joyeuses. Parfois des recrues y faisaient leur entraînement. À droite de la cour, une synagogue désaffectée, transformée en centre culturel. Au fond, l'arrière d'un théâtre. À gauche, le long rectangle massif du lycée principal.

C'est sur une terrasse suspendue, exposée, ornée de fleurs qui avaient appartenu à une récente victime des bombardements, que Nila fit connaissance avec Nihad et Vesna le soir de son arrivée. Interprète à la FORPRONU, Vesna était une belle brune aux yeux noirs obliques, aux pommettes hautes sous une épaisse chevelure bouclée, lustrée. Elle correspondait tout à fait à l'idée qu'en d'autres temps, d'autres lieux, on se faisait d'une « vraie dame ». Chacun de ses gestes gracieux marquait la conscience qu'elle avait de sa dignité de femme, sans rien d'artificiel ni d'imposant. Qu'elle allume une cigarette ou serve le café turc, qu'elle raconte une histoire en riant, s'adressant tour à tour à chacun de ses auditeurs, on ne pouvait s'empêcher de la regarder, de l'écouter.

Nihad, quant à lui, était architecte. Solide, barbu, des yeux verts pleins d'humour et de sensualité, il aimait s'allonger

sur le canapé avec des poses langoureuses qui évoquaient un pacha de miniature persane.

« Pensez-vous que la trêve va tenir ? demanda Nila.

– Qu'elle tienne ou pas, de toute façon nous sommes fichus, répondit Vesna. Ici on survit au jour le jour, persuadé qu'on va y passer tôt ou tard. Mais je dois dire que mourir pendant la trêve me semblerait encore un peu plus absurde ! »^[4]

[4] SAMARCANDE

Lucija a couru pendant trois ans dans les rues de sa ville natale pour échapper à la mort. La balle qui m'est destinée n'est pas encore forgée, se répétait-elle comme un exorcisme. La phrase était à la mode à l'époque. Nombre de ses connaissances l'avaient prononcée devant elle, qui étaient aujourd'hui mutilées ou enterrées. Mais ça ne m'arrivera pas à moi, pensait-elle en serrant les poings, courant plus vite malgré son épuisement. J'ai trop envie de vivre. Je suis trop jeune pour mourir.

Après des efforts inouïs et des sacrifices insensés, son père a obtenu pour Lucija une place dans un avion du pont aérien du Haut-Commissariat pour les réfugiés. Comme en rêve, à l'aube, la jeune fille s'est arrachée aux collines familières. Elle a détourné fermement la tête du hublot sale qui donnait sur la ville de son enfance, retenant ses larmes et se rappelant les promesses faites à ses parents. Assise par terre, secouée comme un prunier, environnée de mystérieux colis (elle qui croyait que les avions d'aide humanitaire repartaient toujours à vide), elle a volé brièvement clans l'air troublé par les énormes réacteurs. Elle a atterri à Split la Blanche, puis le jour même s'est rendue en autocar à Zagreb pour y retrouver

le reste de sa famille. Celle-ci l'a accueillie avec des pleurs de joie : elle était sauvée.

Je suis sauvée, se répétait Lucija en tentant sans succès de joindre ses parents au téléphone. Il fallait absolument qu'elle le leur dise, sans quoi elle n'y croirait pas tout à fait elle-même. Sauvée !

Elle n'a pas réussi à leur parler. Le surlendemain, lors du seul bombardement serbe sur la capitale croate tout au long de la guerre, quatre ou cinq obus sont tombés, pas plus. L'un d'eux a tué Lucija.

«La mort t'attend à Samarcande», dit le conte.

«Tu as raison, seul un snob authentique pourrait se le permettre ! intervint Nihad.

– Vous n'espérez pas que la guerre soit vraiment finie ? Que la trêve débouche sur un accord de paix ?

– Espérer ? dit Vesna. Si, bien sûr, on ne peut pas s'empêcher d'espérer, ou alors c'est qu'on est déjà mort... L'espoir est une mauvaise herbe aussi indéracinable que les orties et les pissenlits que je cueille sur le terre-plein de Sniper Alley pour les accommoder en quiches ou en potages.

– Pourquoi tant de gens marchent dans la rue sans but apparent ? reprit Nila.

– Pas de travail, pas de transports, pas d'argent... Rien à faire, rien à consommer... Ils cherchent de quoi manger, aider leur famille. Et puis, ils ont dû rester si longtemps immobilisés dans les caves...

– Moi, fit Nihad, je dirais qu'ils marchent comme des condamnés qui tournent en rond dans la cour de leur prison. Sarajevo est la plus grande prison du monde, une prison à ciel ouvert...»